

JONATHAN ANGUELOV

Fondateur d'Aircall et d'Aguesseau Capital

Préface de FRÉDÉRIC JOUSSET

RIEN À PERDRE

D'une enfance en famille d'accueil
à la création d'une entreprise valorisée plus
de 1 milliard d'euros : les clés d'un succès

A L I S I O

« L'homme qui valait 1 milliard »

FRANCK NICOLAS

« Je n'étais pas fait pour réussir.

Né d'une mère immigrée d'origine bulgare et d'un père inconnu, j'ai grandi sans histoires dans le quartier de Beaugrenelle à Paris. Jusqu'au jour où ma mère se fait escroquer, tombe dans la dépression, l'alcoolisme, et perd tout ce qu'elle a. Y compris moi, son seul et unique fils.

Pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance, ballotté de familles d'accueil en foyers, mon monde bascule. Je découvre les cités HLM, les ZEP, les bagarres, la faim, le froid, les cafards, la solitude...

Je ne suis plus comme les autres, ma vie ne ressemble pas à celle des enfants de mon âge. Mais cette différence sera ma chance.

Je n'ai rien, je n'ai donc rien à perdre. »

Figure emblématique de la tech française, Jonathan Anguelov incarne l'essence du self-made-man.

Ce livre est le récit poignant et authentique d'un enfant recueilli par l'Aide sociale à l'enfance (ASE) devenu fondateur d'une licorne française et investisseur en immobilier. C'est également un guide destiné à celles et ceux qui rêvent de réussite. Jonathan Anguelov partage ses stratégies et livre des clés essentielles pour avancer dans ses projets – le travail, la curiosité, la passion pour ce que l'on fait et une ouverture constante au monde. **Son mantra : « Le futur vous appartient, c'est à vous de l'écrire ! »**

Cofondateur d'Aircall, licorne française qui a révolutionné le monde de la téléphonie d'entreprise, et d'Aguesseau Capital, un fonds d'investissement immobilier, **Jonathan Anguelov** a été élu en 2024 Entrepreneur de l'année par la Chambre de commerce et d'industrie de Paris, le ministère des Finances et le magazine *ÉcoRéseau Business*. Il apparaît également dans le top 50 des entrepreneurs qui font bouger l'économie française du prestigieux classement de l'institut Choiseul.

ISBN : 978-2-37935-441-0



9 782379 354410

19,90 €

Prix TTC France

A L I S I O



FABRIQUE
EN FRANCE



Auteur écoresponsable

Rayon : Développement
professionnel

**RIEN
À PERDRE**

Conseillère éditoriale : Alix Lefief-Delcourt
Relecture-correction : Anne-Lise Martin et Céline Haimé
Maquette : Patrick Leleux PAO
Design de couverture : Jennifer Simboiselle
Photo de couverture : Sébastien Vincent

© 2025 Alisio,
une marque des éditions Leduc
76 boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-441-0

JONATHAN ANGUELOV

RIEN À PERDRE

**D'une enfance en famille d'accueil
à la création d'une entreprise valorisée plus
d'un milliard d'euros : les clés d'un succès**

Préface de Frédéric Jousset

A L I S I O

Sommaire

Préface	9
Introduction.....	12
1 – Demain tout ira mieux.....	15
2 – Viser toujours plus haut.....	39
3 – Dans le grand bain.....	57
4 – Le virage d’une vie.....	79
5 – Le futur est à nous.....	107
6 – Tout devient possible.....	137
7 – Les étoiles à portée de main.....	181
Conclusion.....	215
Remerciements.....	219

Préface de Frédéric Jousset

Lorsque j'ai rencontré Jonathan pour la première fois, j'ai tout de suite été frappé par son ambition, son énergie et sa résilience hors du commun, alors qu'il n'était qu'à ses débuts avec Aircall. Jonathan n'a pas eu le parcours traditionnel des entrepreneurs que l'on imagine. Il a grandi en foyer et en famille d'accueil, sans privilèges ni garanties d'avenir. Son chemin aurait pu être bien différent que celui qui l'a mené à faire ses premiers investissements immobiliers à 19 ans, puis à cofonder Aircall à 27, et devenir l'un des entrepreneurs les plus respectés de la French Tech aujourd'hui. Et pourtant, c'est précisément cette histoire, si différente, qui rend cette réussite d'autant plus inspirante.

Jonathan incarne les valeurs de l'entrepreneuriat et montre que le talent plus que le diplôme, l'envie plus que le milieu familial, la prise de risque plus que le réseau social, sont les conditions déterminantes du succès. Il a démontré par

son parcours une capacité remarquable à transformer chaque défi en opportunité. Là où d'autres voient des obstacles, il voit des possibilités de grandir, d'apprendre et de se dépasser. Sa réussite est le fruit d'un travail acharné et d'une détermination sans faille. Mais surtout, il est animé par une envie profonde de transmettre, de montrer qu'avec les bonnes clés on peut se construire un avenir à la hauteur de ses ambitions.

C'est pourquoi j'ai accepté avec enthousiasme d'écrire cette préface. Jonathan n'est pas seulement un entrepreneur accompli, il est un exemple pour tous ceux qui, quels que soient leur origine ou leur parcours, souhaitent réaliser leurs rêves et briser les limites imposées par leur passé.

En lisant ce livre, vous découvrirez un parcours inspirant, des conseils concrets, mais aussi la vision et la philosophie de Jonathan, qui ne cessent de me rappeler pourquoi je suis si fier d'être son ami. Que vous soyez vous-même entrepreneur ou simplement en quête d'inspiration, vous trouverez dans ces pages une force, une audace et une sincérité qui, je l'espère, vous inspireront à faire le premier pas vers vos propres ambitions.

Frédéric Jousset est un entrepreneur et philanthrope français reconnu, cofondateur de Webhelp, l'un des leaders mondiaux de la gestion de la relation client avec plus de 140 000 salariés. Visionnaire et passionné par la

Préface

culture et l'entrepreneuriat, business angel actif, il est également engagé dans la préservation et le rayonnement de l'art, notamment à travers la Fondation Art Explora qu'il a fondée pour promouvoir l'accès à la culture. Président d'honneur des alumni de HEC, Chevalier de la légion d'honneur, Commandeur des Arts et Lettres, Frédéric Jousset est une figure influente dans les milieux économiques et culturels, apportant un soutien actif aux jeunes entrepreneurs et à diverses initiatives culturelles en France et à l'international.

Introduction

Je n'étais pas fait pour réussir.

Né d'une mère immigrée d'origine bulgare et d'un père inconnu, je grandis à peu près « normalement » dans le quartier de Beaugrenelle, à Paris, jusqu'au jour où ma mère se fait escroquer, bascule dans la dépression, l'alcoolisme, et perd tout ce qu'elle a. Y compris moi, son seul et unique fils qu'elle a élevé seule.

De mes 12 à 19 ans, je suis pris en charge par l'Aide sociale à l'enfance, ballotté de familles d'accueil en foyers d'une année à l'autre. Mon monde bascule. Je découvre les ZEP (zones d'éducation prioritaires), les bagarres avec les jeunes de la cité, la faim, le froid, les cafards, l'insalubrité, la solitude, le système D... Je me sens différent des autres enfants. Mais cette différence sera ma chance. Elle crée en moi une flamme, une sorte de rage. L'envie de m'en sortir à tout prix et de viser plus haut que ce à quoi on me prédestine. De toute façon je n'ai rien, je n'ai donc rien à perdre.

Élève moyen, je ne suis pas destiné à faire de grandes études. Pourtant, à force de ténacité et contre toute attente, j'intègre finalement une grande école de commerce parisienne (l'ESCP Europe). Je comprends très vite une fois de plus que je ne suis pas comme les autres et que mon rêve n'est pas de décrocher un CDI, bien au contraire. Pour moi, c'est une prison, certes une prison dorée, mais une prison quand même, et cela m'angoisse. Depuis mon plus jeune âge, je développe mes projets et je gagne mon argent par mes propres moyens. Je compte donc continuer sur cette voie, et rien ni personne ne pourra m'arrêter ! Je suis déterminé à réussir.

En 2014, je décide de créer Aircall avec mes associés sans qui rien n'aurait été possible : Olivier Pailhès, Pierre-Baptiste Béchu et Xavier Durand. Nos débuts sont plus que compliqués. Mais en 2021, après sept années de dur labeur, Aircall est valorisée plus d'un milliard d'euros et nous devenons la 16^e licorne française. Aircall a révolutionné le monde de la téléphonie d'entreprise.

En 2024, après dix années à la direction de la société, alors que nous faisons près de 150 millions d'euros de chiffre d'affaires, je décide de quitter mes fonctions opérationnelles chez Aircall, tout en restant actionnaire. Je veux me consacrer à ma deuxième passion de toujours, l'immobilier, au sein d'Aguesseau Capital, mon fonds d'investissement immobilier créé avec mon meilleur ami, Gaétan Chebrou, quelques années auparavant. En 2024, je suis élu Entrepreneur de l'année par la chambre de

commerce et d'industrie de Paris, le ministère des Finances et le magazine *ÉcoRéseau*. Une consécration pour ce gamin que l'on a pendant longtemps considéré comme le vilain petit canard. Maman est malheureusement partie trop tôt pour le voir.

Pendant très longtemps, focalisé sur mon futur, je me suis battu pour cacher mon passé. Mais aujourd'hui, j'ai pris conscience que mes cicatrices sont mes forces. Chaque cicatrice est une tranchée qui me permet d'avancer sans jamais avoir peur. Je ne veux jamais oublier d'où je viens et je reste fidèle à moi-même. Le trublion qui ne fait pas les choses comme tout le monde.

Dans ce livre, je raconte mon histoire sans faux-semblants pour montrer que rien n'est jamais joué d'avance. Même si l'on vient d'un milieu défavorisé, tout reste possible. Aujourd'hui, je suis le seul fondateur d'une licorne issu d'une famille pauvre, avec une maman immigrée et illettrée, qui a en plus grandi en famille d'accueil. Je vais également vous donner toutes les clés et tout ce qui pourra vous permettre d'avancer et de réussir vos projets. Comme je le dis souvent : le futur vous appartient, c'est à vous de l'écrire. La clé de la réussite, c'est le travail. Mais le plus important, c'est de trouver ce qui vous plaît, ce qui vous passionne, le domaine dans lequel vous êtes bon. Arrêtez de vous mettre des barrières, trouvez votre voie et avancez sans jamais vous retourner. N'oubliez pas qu'on a tous une bonne étoile, donc de temps en temps regardez vers le ciel, vous verrez elle brille aussi pour vous.

1

Demain tout ira mieux

Début janvier 2019. Je suis à même le sol dans le salon de ma maman, en train de trier ses affaires quand je tombe sur une simple pochette cartonnée avec mon prénom dessus. La découverte de son contenu sera pour moi un véritable électrochoc. Elle me donnera l'envie, plus que jamais, de me dépasser et de faire d'Aircall une entreprise leader sur son marché.

Maman est décédée quelques jours plus tôt, le 31 décembre 2018. Elle était hospitalisée depuis plusieurs mois, victime d'un AVC qui l'avait laissée à moitié paralysée. Son accident s'est produit alors que j'étais au bureau de New York d'Aircall. J'étais en réunion et je voyais mon téléphone sonner avec insistance avec l'indicatif français. Je ne décroche pas tout de suite, puis je prends : un médecin au bout du fil m'annonce la mauvaise nouvelle.

Je rentre quelques jours plus tard à Paris en catastrophe. Quand je la découvre sur son lit d'hôpital dans cet état – paralysée de la moitié du corps et du visage et pouvant à peine parler –, je ne peux retenir mon émotion. Nous fondons en larmes tous les deux. Nous n'avions jamais pleuré ensemble, et pourtant, en plus de trente ans, nous en avons eu des occasions de pleurer.

Je suis dévasté, et surtout complètement perdu. Je sais ce qu'est un AVC, mais je ne prends pas encore vraiment la mesure de ce que cela implique. Les médecins restent vague et ne me donnent pas plus d'indications que ça. Ils m'annoncent également que maman souffre d'un cancer généralisé. Elle a déjà eu deux cancers du sein coup sur coup, en 2010 et en 2016. Très rapidement les médecins m'expliquent qu'elle ne va pas pouvoir rester à l'hôpital car pour traiter un AVC, il faut des infrastructures adaptées. La seule solution possible est l'Ephad, et je n'ai pas la moindre idée de par où commencer.

Tout s'écroule autour de moi. Je suis perdu. On ne me donne aucune solution, je vais devoir me débrouiller tout seul. J'appelle une dizaine d'Ehpad, j'en visite certains... J'essaie de trouver le lieu idéal pour héberger maman, mais ce n'est pas évident. Les lieux ne me plaisent pas et ressemblent plus à des petits hôpitaux glauques et mal entretenus qu'à des maisons médicalisées avec jardin comme je l'imaginai. Elle n'a que 66 ans, la moyenne d'âge est de 87 ans en général et je veux le mieux pour

elle. Début décembre, l'hôpital m'annonce qu'elle va être transférée en soins palliatifs, afin que sa douleur puisse être mieux prise en charge. Je ne comprends pas vraiment ce que cela signifie, car on ne m'explique rien de plus. Je me dis que cela me donne davantage de temps pour lui trouver le bon hébergement. Je lui rends régulièrement visite. Son état de santé ne s'améliore pas. Le soir, elle m'appelle souvent en pleurant, en me disant qu'elle souffre. C'est une période très difficile pour moi, car je ne sais pas trop comment gérer la situation, ni comment je peux l'aider. Le jour de Noël, je vais la voir au centre palliatif où elle est hébergée afin de lui offrir un petit cadeau et quelques chocolats. Malheureusement, elle ne peut pas les manger, car elle a des problèmes de déglutition. En sortant du centre médical, je suis bouleversé et sur un coup de tête, je décide de prendre ma voiture, de rouler toute la nuit pour aller rejoindre des amis qui sont dans un magnifique chalet à Val d'Isère pour fêter la nouvelle année. Le matin du 31 décembre, il est 7 heures du matin quand le centre de soins palliatifs m'appelle. « Votre maman ne va pas bien, on ne sait pas si elle va passer la journée. Voulez-vous lui parler, lui dire quelques mots ? » Je suis sous le choc, prêt à prendre le volant pour remonter la voir à Paris. Mais l'infirmière m'en dissuade : « Ne prenez pas le volant maintenant, ce ne serait pas prudent. Je vais mettre le haut-parleur, vous pourrez lui parler... » À l'autre bout du fil, je n'entends que des gémissements. Nous fondons

à nouveau en larmes tous les deux. Je lui parle, je lui dis que je l'aime et que je serai à jamais à ses côtés. Je lui demande de s'accrocher comme nous l'avons toujours fait ensemble. Mais l'appel est soudainement coupé. J'essaye de rappeler, en vain.

Soudain, je sens mon téléphone vibrer dans ma poche, mon cœur se serre, c'est le même numéro que tout à l'heure. Je décroche, au bout du fil, l'infirmière m'annonce que maman est partie. Je me lève, je vais prendre l'air, chercher le petit déjeuner pour mes amis sortis la veille. Je marche sans vraiment savoir où je vais, les rues sont très enneigées, j'ai les larmes qui coulent sur mes joues, je regarde les vitrines des magasins et je fais défiler toute ma vie, tous les moments qu'on a vécu avec maman : les bons, les mauvais, et tout ce que cela m'a appris. Je m'assois à même le sol, en combinaison de ski, je suis bouleversé et je réalise par la même occasion que ma vie ne sera plus jamais la même. Je n'ai plus de famille, je n'ai ni père, ni mère, ni frère, ni sœur ; le reste du chemin, je vais devoir le faire seul. Mes larmes coulent sans interruption sur mon visage et forment une cicatrice indélébile, une trace qui m'endurcira une fois de plus et me permettra de n'avoir peur de rien ni de personne.. C'est un jour festif pour tout le monde, mais moi je suis en deuil. J'éprouve aussi une sorte de soulagement assez étrange, car enfin, elle ne souffre plus.

Pour toi, maman...

Les événements s'enchaînent ensuite très vite. Je rentre à Paris le lendemain du nouvel an et je me lance dans les formalités administratives liées au décès de maman. Elle a beaucoup de dettes, je comprends aussi qu'il faut que je m'occupe rapidement de son appartement, pour le mettre d'abord en location le temps de régler la succession, puis en vente. C'est là, en faisant du tri dans ses papiers, que je découvre cette fameuse pochette cartonnée avec « JONATHAN » écrit dessus. À l'intérieur, une dizaine d'articles du *Figaro*, des *Échos*, mais aussi de magazines étrangers comme *Bloomberg* ou *Forbes*, portant sur mon activité et sur Aircall : nos différentes levées de fonds, nos ouvertures de bureaux dans le monde, nos lancements de produits, nos nouvelles fonctionnalités... Je suis abasourdi. Maman a pris le soin de découper tous ces articles, de les ranger dans cette pochette, et je ne l'ai jamais su. Elle qui n'utilisait jamais Internet avait même imprimé des articles publiés sur le Web. J'ai le cœur brisé, je me rends compte qu'elle était fière de moi et que, derrière sa carapace, se cachait une maman qui aimait son fils.

Nous avons toujours eu des relations assez conflictuelles. Et ces dernières années, j'avais beaucoup de mal à avoir une conversation posée avec elle. Elle était dépressive et souvent malade, elle avait aussi beaucoup de mal à se déplacer, ses articulations faiblissaient énormément. J'essayais parfois de lui raconter mon travail, mais c'était

compliqué, car je sentais un vrai décalage entre nous. Je me souviens de ce jour de 2017 où je l'avais invitée à venir visiter les nouveaux bureaux d'Aircall. À l'heure du rendez-vous, elle m'a appelé pour me demander : « Mais tu es où ? Je suis là, en bas, avec un monsieur, mais il me dit qu'il ne te connaît pas. » J'ai alors compris qu'elle avait poussé la porte de la boutique de téléphones portables installée en bas de nos bureaux. Elle croyait que c'était là que je travaillais : « Mais tu m'as dit que tu vendais des téléphones ! » Quand je l'ai emmenée voir mes « vrais » bureaux, à l'époque un petit open space de 350 m² très lumineux, elle n'a rien dit, mais je crois qu'elle a compris que je faisais quelque chose de sérieux. J'aurais tellement aimé pouvoir lui montrer les bureaux que nous avons ensuite eus, 2 000 m² à Paris, 1 500 m² à New York, 600 m² à Sydney, à Londres, à Berlin... Lors de cette visite, elle m'a posé un grand nombre de questions, je voyais bien qu'elle essayait de s'intéresser à ce que je faisais, mais je pense que cela n'a jamais été très clair pour elle.

Maman a eu une vie très difficile. Née en 1952 dans une famille pauvre en Bulgarie, alors sous le bloc soviétique, elle a vécu une enfance « à la dure » dans un pays gangrené par le communisme et la corruption. Sa vie n'a pas été toute rose et, comme elle me le rappelait souvent, elle n'a eu qu'une paire de chaussures pendant près de six ans, jusqu'à ses 18 ans. Au début, les chaussures étaient évidemment trop grandes pour elle, puis, au fur et à mesure des années,

comme ses pieds grandissaient, elles ont fini par être « à peu près » à sa taille. C'était sa maman qui les lui avait achetées pour son 12^e anniversaire, quelques pointures au-dessus dans un souci d'économies futures. Lorsque « j'osais » réclamer des nouveaux vêtements, elle me rappelait cette histoire en me répétant que, pendant toute son enfance, elle avait subi les railleries de ses camarades d'école qui se moquaient d'elle parce qu'elle portait des chaussures « de clown » dans lesquelles elle flottait.

Depuis sa plus tendre enfance, maman ne supporte pas cette vie rythmée par le froid, la faim et le communisme. Elle aime les langues et est plutôt douée puisqu'elle apprend très vite à parler le français et l'italien à l'école. Son rêve est de vivre à l'étranger, de fuir son pays. On lui dit souvent qu'elle est belle et qu'elle pourrait être mannequin. Elle en rêve la nuit, mais ce rêve est impossible à réaliser en Bulgarie. En 1970, à l'âge de 18 ans, elle décide de fuir illégalement son pays. À l'époque, les citoyens bulgares n'avaient pas le droit de sortir de Bulgarie. Les voyages à l'étranger, surtout vers les pays non communistes, étaient sévèrement restreints. Pour pouvoir sortir, les Bulgares devaient obtenir des permis spéciaux et passer par des processus bureaucratiques complexes, nécessitant des approbations de plusieurs niveaux d'autorité gouvernementale. L'émigration était considérée comme illégale sans l'autorisation du gouvernement. Quitter le pays sans permission était vu comme une trahison et

pouvait entraîner des sanctions sévères, y compris des peines de prison. Les tentatives de fuite étaient souvent risquées et dangereuses. Les autorités de la sécurité de l'État, telles que la police secrète (DS, Darzhavna Sigurnost), surveillaient étroitement les activités des citoyens et prenaient des mesures draconiennes contre ceux qui tentaient de quitter le pays illégalement.

Pour pouvoir mener à bien son projet, elle a économisé chaque sou, et elle est partie avec l'équivalent de 50 € en poche. En Bulgarie, c'était trois fois le salaire mensuel moyen de l'époque. La différence de prix entre la France et la Bulgarie dans les années 70 était considérable. Elle a pu payer un passeur, voyager en bus, puis à pied. Elle a fait des centaines de kilomètres à pied sous la pluie et dans le froid pour passer les frontières. En arrivant en Italie, elle n'avait presque plus de semelles tellement elle les avait usées (ces mêmes chaussures qu'elle avait gardées pendant près de six ans). Puis elle a rencontré des personnes qui l'ont aidée à s'en sortir. Maman était une très jolie femme de 1,75 mètre, brune, aux traits fins et à la bouche pulpeuse, très mince, et elle a très rapidement commencé à faire des petits boulots de mannequin. Son rêve se réalisait ! Après quelques années, elle a payé un vieux monsieur avec qui elle s'est mariée afin d'obtenir des papiers italiens, et donc européens, ce qui lui a permis de voyager en Europe. Après avoir rassemblé quelques économies, elle a décidé de partir à Paris pour poursuivre

sa carrière. Elle s'est installée dans le 15^e arrondissement et, quelques plus tard, dans les années 1980, elle a même réussi à créer sa propre agence de mannequinat en ramenant des filles des pays de l'Est en France. Agence qui la mènera, quelques années plus tard, à sa perte, en raison de sa gestion calamiteuse et d'une très mauvaise rencontre.

Je suis né à cette période-là, en 1986. Je n'étais pas prévu au programme. Maman a fait un déni de grossesse de presque huit mois ! Elle n'a donc jamais vraiment su qui était mon père. En tout cas, elle ne me l'a jamais dit et, lorsque je creusais la question, je voyais bien qu'elle n'en avait pas la moindre idée. Je ne sais donc pas vraiment d'où je viens. Même si j'ai un vrai lien avec la Bulgarie et que j'aime profondément ce pays : petit, j'y allais tous les étés pendant un à deux mois voir mes grands-parents et mes quelques cousins éloignés. Je parle couramment bulgare et je garde de superbes souvenirs de mes grandes vacances là-bas. Mais quelque chose en moi ne colle pas totalement avec ce pays. Je suis un grand brun de 1,90 mètre, avec des cheveux frisés très noirs : je ne ressemble clairement pas au stéréotype du peuple. On me pose souvent la question de mon origine, mais je n'ai pas de réponse. Quand je dis que je suis d'origine bulgare, cela prête souvent à sourire car personne ne connaît vraiment ce pays, et le tourisme n'y est pas du tout développé. Quelques mois après le décès de maman, j'ai fait un test ADN qui a révélé que

je suis à 50 % libanais. Sur l'application liée à ce test, de nombreux Libanais avec qui je partage 1 à 2 % d'ADN m'ont contacté, car mon nom de famille – Anguelov – ne sonne pas du pays. Et ils souhaitent comprendre mon histoire. J'ai découvert une communauté très attachée à la notion de « famille ». Dans ma description, j'ai expliqué que je ne connaissais pas mon père et que je venais de découvrir mes origines libanaises. Plusieurs personnes m'ont proposé leur aide afin de retrouver mon père. Pendant un temps, j'ai essayé de mener ma propre enquête, je suis même allé à Beyrouth pour rendre visite à des cousins très éloignés, rencontrés sur l'application et désireux de m'aider. J'ai découvert une incroyable communauté qui ne souhaitait que m'offrir ses services, sans rien demander en retour. Malheureusement, cela n'a abouti à rien, et je pense aujourd'hui que je n'en saurai jamais plus. Ce n'est peut-être pas plus mal, je n'ai pas envie de déstabiliser une famille heureuse qui ne connaît pas mon existence. Qui sait, peut-être suis-je né d'un adultère ?

L'histoire de mes grands-parents aussi a été tragique. Lorsque j'avais 8 ans, ma grand-mère s'est suicidée en se jetant par la fenêtre de son appartement du troisième étage. Mon grand-père a tenté de la rattraper, en vain. Je comprendrai des années plus tard qu'il y a toujours eu un terrain dépressif familial du côté de maman. Ma grand-mère a été malheureuse toute sa vie, jusqu'à ce jour où

elle a décidé d'en finir. Pour maman, ce suicide a été un véritable choc. À cette époque-là, elle commençait déjà à accumuler les problèmes financiers, et ce traumatisme de la disparition de sa maman l'a sans doute fait dégringoler plus vite que prévu vers la dépression. Les années qui ont suivi, je l'ai vue s'enfoncer petit à petit. Elle sortait beaucoup et faisait la fête avec des personnes peu fréquentables. Elle est devenue addict à l'alcool et au cannabis. Je me souviens que, quand j'étais enfant, je me réveillais souvent dans un appartement enfumé, lourd d'une odeur de tabac froid, le sol jonché de bouteilles d'alcool et de cendriers remplis de cigarettes. Maman accueillait régulièrement ses ami(e)s à la maison pour des soirées où l'alcool coulait tellement à flots que ces personnes restaient dormir sur le canapé. Elles étaient souvent très sympathiques avec moi. Mais ce spectacle, que j'observais avec mes yeux d'enfant, m'a toujours incité, plus tard, à me tenir éloigné de ce genre de situations. Aujourd'hui, je ne bois pratiquement pas, je n'ai jamais fumé et je n'ai jamais touché à aucune drogue. Je me suis toujours dit que je ne voulais pas ressembler à maman, que je souhaitais avoir une vie saine, en compagnie de personnes bienveillantes. Mes amis sont un pilier essentiel pour moi et j'aime m'entourer de personnes que j'admire et qui me tirent vers le haut. Attention je ne dis pas que je n'aime pas faire la fête, au contraire, j'ai commencé à sortir très

jeune et je continue même encore aujourd'hui. Mais mon histoire m'a toujours poussé à ne jamais toucher à aucune substance qui pourrait altérer mon esprit et donc ma réussite.

Regarde les étoiles...

Maman ne m'a jamais vraiment dit qu'elle m'aimait, ni qu'elle était fière de moi. C'était une femme dure qui n'avait pas le compliment facile. Elle était plutôt du genre à me faire des reproches, à me dire que je ne travaillais pas bien, ou pas suffisamment et que je n'étais pas assez ambitieux. Elle prenait souvent en exemple les enfants « de bonne famille » (comme elle le disait), plutôt intellos, qui lisaient des livres quand ils étaient chez eux. Maman aurait sûrement voulu que je sois comme cela, car c'était sa définition de l'enfant parfait. Mais je n'étais pas ainsi, je n'ai jamais été ce genre d'enfant intello calme qui lit des bouquins. J'étais plutôt extraverti, je n'aimais pas lire et j'ai très vite pensé à une seule chose : comment gagner de l'argent.

À la fin des années 1990, j'ai convaincu maman d'acheter un ordinateur. Je lui disais que c'était le futur et qu'elle pourrait ainsi mieux gérer son entreprise. Quelques mois plus tard, elle s'est fait escroquer et a tout perdu. Moi, je suis placé en famille d'accueil, et je n'avais donc accès à l'ordinateur que le week-end, lorsque je revenais la voir. L'arrivée d'Internet a bouleversé ma façon de me

divertir et, très rapidement, je me suis mis à passer plus de temps devant mon PC que devant mes devoirs. Pendant toute mon enfance, maman pensait que je jouais aux jeux vidéo et donc que je n'apprenais rien. Pourtant, très jeune, encore mineur, je gagnais déjà quelques centaines d'euros par mois sur Internet. J'achetais divers biens en Chine, que je revendais sur IBazar (qui a été par la suite racheté par eBay). On peut dire que je faisais une forme de *dropshipping* avant l'heure, sauf que le stock était chez moi et que je devais avancer l'argent. Aujourd'hui, cela peut paraître simple, mais en 2001, faire un virement de 100 euros pour l'achat de marchandises en Chine sur Alibaba était effrayant. Un de mes plus gros succès était la vente de petits bijoux fantaisie sur lesquels j'appliquais une marge multipliée par 5. Il s'agissait évidemment de petits gains – quelques centaines d'euros – mais j'ai énormément appris durant cette période. Je voulais gagner de l'argent pour ne jamais avoir à réclamer quoi que ce soit à qui que ce soit. Mais je vous mentirais si je vous disais que je ne faisais que cela, et que je ne me divertissais pas. Bien évidemment, comme tout adolescent, je jouais également aux jeux vidéo. Je passais des nuits entières à jouer à *Counter-Strike* en ligne avec des joueurs du monde entier. Mais était-ce bien grave pour un adolescent ? Maman avait parfois une vision archaïque du travail. Pour elle, celui-ci était synonyme de souffrance et de dur labeur. Elle ne pouvait pas concevoir qu'on puisse gagner de l'argent